
PATRICIA DE SOLIÈRES

LES RÉVÉLÉES

ROMAN



CHARLESTON

PATRICIA DE SOLIÈRES

LES RÉVÉLÉES

C'était une photo en noir et blanc, un peu jaunie. La petite fille, d'environ neuf ans, teint et cheveux clairs, lui ressemblait comme une jumelle, hormis le gros nœud plat à la ceinture, la longueur de la jupe, les boucles frisées au fer. Sinon tout – la posture, la manière de croiser les mains, la façon de tenir la tête – correspondait aux clichés que ses parents prenaient d'elle au même âge.

Mais qui était-elle ?

Au dos, griffonné au crayon à mine, Camille lit : « Madeleine, Kerduello, 1893 ».

Cette découverte va bouleverser sa vie. Car Camille, fille unique d'un père âgé, aujourd'hui décédé, et d'une mère partie vivre loin d'elle, ne connaît rien de son histoire familiale.

Elle n'a qu'une certitude : du fond du passé, Madeleine, son double, l'appelle, la suppliant de la délivrer de son secret. Lui rendre sa place sera désormais la raison d'être de Camille, elle qui depuis toujours lutte si chaotiquement pour trouver la sienne dans le monde.

À travers les destins croisés de Madeleine et de Camille, Patricia de Solières signe un premier roman empli de fièvre et de désir sur les liens complexes entre foi et folie.

ISBN : 978-2-38529-070-2



9 782385 290702

19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Studio Piaude

Image : © Francesco Carta fotografo/
Getty Images




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES RÉVÉLÉES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-070-2
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Patricia de Solières

LES RÉVÉLÉES

Roman



Pour Antoine, immensément

*« Recevoir, célébrer, et transmettre.
Qui suis-je ? Un simple passeur. »
Emmanuel Levinas, 1980*

CAMILLE

CE DIMANCHE, elle ouvrit grand la fenêtre du salon : sa journée serait consacrée au rangement. Elle devait classer ses papiers, épars sur le bureau en verre brossé, afin de pouvoir reprendre l'ensemble de ses notes et entamer en septembre ses cycles de conférences.

Les impressions nécessaires étaient triées en fonction des grands thèmes, les chemises, toutes grises, annotées et empilées à gauche sur le bureau. Au milieu de l'après-midi, elle décida de faire une pause et se fit un café.

La pièce, fraîche et claire, s'articulait en zones. La ligne des meubles, les angles droits du tapis, l'espace entre les deux fenêtres définissaient une géographie très personnelle, où chaque partie correspondait à une activité bien précise.

Il lui était impossible de travailler, de réfléchir si tout ce qui l'entourait n'était pas à sa place. Elle avait ainsi choisi de partitionner la pièce en huit, et de dédier

chaque carré à une action spécifique ou à un temps de la journée.

Trois carrés pour le bureau, deux pour le canapé, deux pour la commode, un pour le fauteuil. Entre chaque carré, un espace calculé au plus proche d'un demi-carré. Cette configuration lui permettait de vivre en paix au quatrième étage sans ascenseur de l'immeuble en briques qu'elle occupait depuis quelques années, avenue Émile-Zola, à Paris.

En s'asseyant sur le fauteuil du carré quatre, dont les pieds devaient être parallèles à la bordure du tapis, elle nota qu'une boîte en carton dépassait. Sous la commode, elle avait pu glisser six classeurs où elle conservait ses archives, mais un carton ?

Les papiers de famille étaient rangés dans sa chambre dans deux serviettes en cuir fauve ayant appartenu à son père.

Elle termina son café, posa sa tasse sur le bureau et, sans se pencher, rapprocha du pied la boîte vers elle avant de soulever distraitemment le couvercle et d'étaler sur le bureau deux enveloppes fermées, un petit paquet gris, des images pieuses et trois photos.

Retournant les photos, elle se reconnut dans l'instant sur deux d'entre elles ; pourtant, il était impossible qu'elle soit cette petite fille en bottines qui la fixait. Quelque chose au creux d'elle se décrocha alors, et elle eut l'impression de flotter au-dessus d'un lieu familier.

Cette rencontre était stupéfiante. La petite fille, d'environ sept ans, au teint et aux cheveux clairs, plongeait son regard dans le sien, lui souriant tendrement. Elle lui ressemblait comme une jumelle, hormis le gros nœud plat à la ceinture, la longueur de la jupe, les boucles frisées au fer. Sinon tout – la posture, la manière de croiser les mains, la façon de tenir la tête – était

semblable aux photos que ses parents prenaient d'elle au même âge.

Mais qui était-ce ?

Elle retourna la photo et lut, griffonné au crayon à mine : « Madeleine, Kerduello, 1893 ».

Incapable de se détacher du regard de cette enfant, l'esprit en alerte, consciente d'un danger, Camille se mit à élaborer des théories qui s'évanouissaient dans l'instant.

On voulait la déstabiliser, on s'était procuré des copies de ses photos d'enfance, on avait réussi un montage qui ne pouvait que la fragiliser. On s'était peut-être introduit chez elle. On faisait tout pour faire basculer son fragile équilibre.

Sur la deuxième photo, les traits de l'enfant s'étaient affirmés, mais on reconnaissait Madeleine. Elle était élancée, ses cheveux retenus, que l'on devinait épais et clairs, butaient contre le col haut et droit d'une robe foncée. Le photographe lui ayant sans doute demandé de poser, sa main gauche effleurait le dossier d'un fauteuil.

Le regard n'avait pas changé. L'iris très pâle éclairait un visage mince.

Cette jeune fille d'une quinzaine d'années dégageait une force et une tristesse indicibles.

Camille sentit son cœur s'affoler.

Elle prit la seconde photo, se dirigea vers la salle de bains, se retenant de courir. Elle voulait vérifier ce qu'elle savait déjà.

Les mains dans les cheveux, dégageant son front, elle plongea son regard dans son reflet. La glace lui renvoya, en couleur, le visage de Madeleine.

À présent, elle avait posé sur le velours rouge du canapé les deux photos l'une à côté de l'autre, s'était

assise et tentait de comprendre par quel mystère cette jeune fille, dont elle ne connaissait ni l'histoire ni le nom, s'invitait dans sa vie.

On avait, sur la troisième photo, prié un groupe de religieuses de se presser autour de la mère abbesse, les novices au voile clair sur les côtés et au premier plan trois jeunes enfants, à genoux, caressant une brebis.

Leurs visages étaient flous, indistincts, mais on pouvait, grâce à la rectitude de son dos, reconnaître Madeleine.

Une écriture fine avait souligné « Lossème, 1895 ».

Parfaitement consciente de ce qui se mettait en place, Camille s'efforça de contrôler chacun de ses gestes, s'appliqua à respirer lentement. Elle pouvait basculer vite, très vite lorsqu'elle avait peur, et elle le savait.

Les bruits de l'immeuble lui parvenaient, à la fois familiers et différents. Un dimanche soir banal où chacun se préparait au lendemain. Attentive à elle-même, elle attendait qu'une décision s'impose, qu'une évidence la saisisse.

Sans allumer, elle se leva, but un verre d'eau oublié sur la table de la cuisine, alla s'allonger sur son lit, vérifia l'alarme du réveil, pressa l'oreiller de droite contre son ventre, et ainsi amarrée, accepta de fermer les yeux.

La peur ne gagnait pas à chaque fois. Il s'agissait de négocier calmement avec elle, de la surprendre : la distancier, prendre de l'avance, puis revenir à soi comme si cette rencontre n'avait pas eu lieu.

Cette voix, ces voix multiples, compagnes de sa solitude, ce soir se faisaient amies.

Madeleine, mais Madeleine qui ? D'où venaient ces photos, comment étaient-elles arrivées là ?

*

À la mort de son père, il avait fallu vider l'appartement et la cave de la rue de Seine où il avait vécu toute sa vie. Classer, trier, ranger, jeter, archiver tant de documents lui avait pris des semaines. Camille s'arrêtait sur chaque feuillet, répertoriait au marqueur noir les sous-thèmes de chaque famille de recherche, jetait très peu.

Les chemises remplissaient les cartons, les cartons s'empilaient. Les angles droits de chaque pièce accueillait des piles de livres, de dossiers, de lettres, de photos « en attente ».

Semaine après semaine, un calendrier secret nourrissait ses trouvailles. Les années traversées ensemble se revisitaient. Retrouvant ici ou là une invitation manuscrite, un bristol pour une première d'opéra, un billet de train. Elle le revoyait, vivant, accoudé à une table de jardin, absent aux autres, tout en lui-même.

Presque chaque soir, elle passait un peu de temps « chez lui », car cet appartement n'avait jamais été « chez elle », ses parents n'ayant pas souhaité vivre ensemble. Elle s'en moquait, ce qu'elle voulait petite fille, c'était accompagner son père dans ses voyages. Il partait souvent, revenait joyeux, ravivant à chacun de ses retours son manque de lui.

Patiemment, assise en tailleur sur la moquette de sa chambre, visitant une histoire qui lui échappait, elle découvrait la vie secrète de son père et s'installait dans son absence.

Certaines notes crayonnées lui étaient familières. Elle se souvenait, lors de déjeuners, l'entendre évoquer ses incertitudes, ses points de préoccupation, sa volonté de se rapprocher sans cesse, au plus juste, au plus près, de la vérité historique, qu'il enseignait.

Ses cours étaient largement suivis, commentés par des étudiants épris et attentifs. Toute la matière de son existence était là, rédigée, dactylographiée, publiée, mais rien ne racontait l'enfance, l'adolescence, la jeunesse.

Les visages aimés, les fêtes de famille, les déjeuners du dimanche, les photographies de premier communiant, brassard et missel gauchement tenu, n'étaient ni rangés ni classés où que ce soit.

Elle réalisa qu'elle ignorait presque tout de la famille de son père.

Ils n'abordaient jamais ce point. Elle n'exprimait aucune curiosité, il ne se livrait à aucune confidence.

Elle avait juste su, par bribes, qu'il n'avait ni frère ni sœur vivants, et que son parrain avait veillé à son éducation après la mort de ses parents.

Cela lui semblait aujourd'hui insensé de s'être contentée de ces maigres informations, de n'avoir jamais posé de questions, les questions que chacun se pose, ne serait-ce que pour remonter le cours de sa propre histoire.

Son père n'était donc né de personne ? Qui avait construit, modelé l'universitaire brillant qu'il était devenu ? Qui avait nourri l'essayiste, le conférencier, qui avait attendu le voyageur, qui avait débattu avec le philosophe ?

Régulièrement, à la veille du week-end, elle emportait chez elle, afin de les relire, les carnets de voyage que son père avait soigneusement triés par années, pays et continents.

Ces traces, preuves de son cheminement, étaient regroupées dans de petits cartons. On y trouvait, mélangés, des photographies, des enveloppes vierges, du papier à en-tête glanés dans les sous-main des chambres d'hôtel traversées.

Il s'agissait le plus souvent de courts voyages en Europe. Elle s'émerveillait de la précision avec laquelle son père détaillait la topologie d'une ville, de son étonnement devant une perspective, de sa joie de vivre autrement et ailleurs.

Ces carnets nourrissaient ses samedis, les photos les illustrant ses dimanches.

La boîte plate, d'un format identique aux autres, sûrement poussée sous la commode un jour de grande fatigue, lui apparaissait ce soir comme une incongruité.

*

Derrière les doubles rideaux, le ciel gris pâle promettait un matin pluvieux. Sans se lever, Camille attrapa son téléphone et tapa : *Lossème*.

La météo, les maisons à vendre, les résultats des élections municipales d'une commune française située dans le département du Nord la laissèrent indécise. Faisant glisser son doigt sur la seconde proposition du moteur de recherche, elle lut :

« Lossème, située dans le département de la Sarthe, est connue pour ses deux abbayes bénédictines. Les moines y sont célèbres pour leur chant grégorien. »

Intuitivement, elle sentit qu'elle pouvait s'amarrer à ces deux phrases et se laisser emporter plus loin.

Le visage de Madeleine l'avait accompagnée une grande partie de la nuit et elle n'avait que trois indices : un lieu, une date, un visage.

La dernière photo apportait, grâce à la mise en scène du petit groupe, quelques détails sur la communauté religieuse qui entourait les enfants.

Au centre, assise, une religieuse, mains enfouies sous le scapulaire, croix visible sur l'habit, le regard habité,

était entourée d'une quinzaine de femmes, voiles et robes noirs, soutenues dans cet arc de cercle par des jeunes filles aux voiles clairs. À droite et à gauche, d'autres femmes sans âge portant une coiffe brune croisaient les mains. Trois enfants, robes noires et collerettes blanches, nu-tête, enroulées aux pieds de l'abbesse, semblaient sourire.

D'une des enveloppes, qu'elle n'avait osé ouvrir la veille, elle sortit et déplia un document ancien où elle reconnut la notation carrée des partitions accompagnant les chants grégoriens.

Son père s'était un temps penché sur la structure des chants de messe. Linguiste, il avait tenté de percevoir la subtilité du son, sensible à ces longues guirlandes sonores.

Lui revint alors une soirée à Rome où elle l'avait accompagné. Elle l'avait rejoint au restaurant après le séminaire. Ils étaient cinq collègues, dont un professeur de musique sacrée, heureux de se retrouver. Leur discussion, enlevée, portait sur la forme et le dessin des signes adoptés pour soutenir le son. Son père, dans l'échange, faisait preuve d'une vivacité et d'un intérêt qui l'avaient surprise. Elle le découvrait passionné de chant grégorien.

Les abandonnant au dessert, elle avait marché tranquillement vers la Villa Médicis où ils étaient logés. La soirée était délicieuse. Elle se rappelait avoir fait rouler les syllabes dans sa bouche, poussant les aigus, seule dans ce jardin, psalmodiant une parodie liturgique, offrant son chant aux étoiles du ciel.

Tous, lors de ce dîner, avaient évoqué Lossème, lieu du renouveau, de reconquête et d'expertise du chant grégorien.

La curiosité intellectuelle de son père ne justifiait pourtant pas autant d'intérêt. Pourquoi un tel

engagement autour de ces notions de plain-chant, de flux mélodique ou de contrepoint ?

Elle chercha son téléphone sur le drap, constatant que l'écran, trop petit, ne permettait pas une vue d'ensemble sur l'abbaye. Elle se leva, traversa le salon, saisit les trois photos et, les posant sur le bureau, elle murmura comme une prière, d'une voix rauque chargée de nuit :

— Madeleine, mais Madeleine qui ?

Ouvrant son ordinateur, elle entra son mot de passe, et Google Maps la déporta Grande-Rue, où elle découvrit la magnificence du lieu, l'architecture des deux abbayes, les champs alentour, les bâtiments agricoles entourés de hauts murs. Visiblement, on pouvait y vivre en autarcie et tout était fait pour que l'on ne s'en échappe pas.

Il était près de deux heures lorsqu'elle fut lasse de se promener dans les rues qui entouraient l'abbaye, Pousser virtuellement la porte principale du monastère était impossible. C'est à peine si l'on devinait la structure intérieure des lieux en suivant le gris des toits.

Elle avait envie d'aller plus loin, de forcer ce qui ne se donnait pas.

Qui pouvait aujourd'hui répondre à ses interrogations, donner raison à sa peur ?

Car elle avait peur. Peur de mettre en lumière un secret qu'elle présentait.

Face à elle, sa presque jumelle la pressait de comprendre et de lui redonner vie.

*

Camille avait tout de suite reconnu ces injonctions incessantes qui parfois l'accompagnaient de longues semaines.

Elles étaient là, tapies, et l'ordonnancement de son appartement, la régularité de ses horaires, son extrême méfiance vis-à-vis de toute nouvelle relation, ne permettaient pas toujours de contenir ses états limites.

Tout changement, tout voyage, tout obstacle pouvait servir de déclencheur.

Le soir venu, elle décida donc d'appeler Charles.

Il consultait le mardi à l'hôpital. Elle avait besoin de l'entendre, de savoir s'il pouvait la recevoir.

Il était son psychiatre, mais avait été également l'ami de son père.

Charles, encore étudiant, avait assisté à l'un des cours de Georges, alors en charge de la chaire de linguistique générale à la Sorbonne. Cette rencontre avait nourri leur intérêt commun pour l'étude médicale du langage, les conduisant tous deux à rapprocher leurs travaux en psycholinguistique.

Leur amitié avait fait le lit de sa confiance envers Charles. Camille avait pu, dès les premiers signes de la maladie, lui faire part de sa terreur. Il l'avait accompagnée, diagnostiquée, et compris cette invisible douleur.

Lors de ses deux internements, il avait veillé à ce qu'elle soit hospitalisée dans le service d'un confrère ami.

Depuis près de vingt ans, elle vivait, malgré de longues rémissions, cette incommunicable épreuve.

— Charles, je vous dérange ?

— Bonsoir Camille, comment allez-vous ?

Sans attendre sa réponse, il enchaîna, ironique :

— Dites-moi : si vous vivez toujours à Paris, on pourrait peut-être dîner un soir ?

Elle sourit, reconnaissant l'ami qui subtilement lui rappelait qu'elle avait annulé leur dernier rendez-vous.

— Votre secrétariat ne vous a pas prévenu ?

— Bien sûr que si. Alors, dites-moi, on se voit quand ?

— Charles, je voudrais passer à l'hôpital demain.

Le psychiatre marqua un temps d'arrêt, réfléchissant. Lorsque Camille formalisait ainsi leurs rencontres, c'était pour installer entre eux une relation patient-médecin.

Cela arrivait rarement. Elle pouvait avoir besoin de médicaments, souhaiter changer de protocole, ou se sentir particulièrement déprimée.

Il devait décider : la questionner maintenant ou tenter de la glisser demain entre deux rendez-vous. L'inflexion de sa voix lui indiquait une sorte d'urgence. Il pressentit que quelque chose d'important lui était arrivé.

— Vous avez dîné ?

— Pas vraiment, mais je voulais...

— Camille, demain j'ai une journée d'enfer. Si vous voulez, on peut au moins prendre un verre ? D'ici une heure, ça vous irait ?

Charles savait qu'il fallait lui forcer la main. La jeune femme détestait tout ce qui n'était pas prévu et organisé de longue date.

— D'accord, on se retrouve où ?

— Disons à La Motte-Picquet, je n'aurai que trois stations. Vous m'attendez à la sortie du métro ?

Camille se sentit piégée mais heureuse que Charles ait imposé ce rendez-vous, même si elle aurait évidemment préféré le voir à l'hôpital, se préparer, organiser ce qu'elle voulait partager avec lui.

Elle rassembla les trois photos, opta pour un pashmina bleu, supposant qu'il ferait plus frais en terrasse dans une heure, et remonta la rue du Commerce.

*

Il la vit arriver, attendant derrière un petit groupe que le feu passe au rouge. Elle était plus grande que les trois ou quatre femmes qui la précédaient. Élançée, très mince, elle n'avait pas noué ses cheveux, qui flamboyaient dans la lumière du soir.

Elle avançait vers lui et Charles se surprit à penser qu'elle ressemblait aux saintes représentées ainsi dans les livres de catéchisme.

— Merci d'être là, dit-elle en effleurant sa joue d'un baiser rapide.

— Où va-t-on ? Là-bas ? proposa-t-il en désignant une terrasse bruyante, sur le côté pair du boulevard.

Il n'avait besoin que de quelques secondes pour jauger l'état dans lequel se trouvait Camille. La fixité du regard, la rapidité du phrasé, les mains en mouvement, les jambes sans répit : autant d'alertes qui soulignaient une extrême tension.

Camille commanda un verre de vin blanc et sans attendre aligna ses trois photos sur la table.

— Vous la connaissez ?

Charles sortit ses lunettes de la poche intérieure de sa veste et rapprocha la première photo.

— Mais... c'est vous !

Il se souvenait parfaitement de Camille à neuf, dix ans. Une petite fille, déjà presque adulte par la profondeur de ses remarques et par son raisonnement. Elle souriait peu, mais son regard laissait deviner toute la vie intérieure dont elle était habitée.

Il retrouvait sur cette photo l'ébauche du sourire, le regard bleu pâle de Camille, que le cliché, malgré le noir et blanc, parvenait à transcrire.

La ressemblance était plus que troublante, mais il devait convenir que cette petite fille modèle du début du xx^e siècle ne pouvait être Camille.

— Qui est-ce, Charles ?

— Aucune idée, mais si vous avez trouvé ces photos chez votre père, si cette enfant vous ressemble tant, c'est probablement quelqu'un de votre famille.

Charles se tut et souleva son verre, admirant par transparence la couleur du vin. Il n'avait pas appris grand-chose sur la jeunesse de son ami lors des trop courtes séances où Georges, généralement en retard, se posait sur le bord du sofa afin de reprendre son souffle. Son analyse, sans être un échec, n'avait pas été menée comme il l'aurait souhaité, commencée tard, empreinte de leur lien amical. Charles avait mal vécu ces séances et y avait mis fin rapidement. Il avait vite abandonné son rôle d'analysant pour redevenir un ami.

Avait-il le droit, comme médecin, comme psychanalyste, de révéler à la fille de Georges ce qu'il savait ?

Il décida, pour ce soir, qu'une conversation plus légère s'imposait. Sa tâche était de tranquilliser Camille tout en faisant écho à son intuition.

— Vous avez appelé Laure ? Elle en sait sûrement plus que moi.

— Vous savez bien que ma mère n'a jamais rencontré personne de la famille de Georges. Il lui a toujours dit qu'ils étaient tous morts, ce qui est probablement vrai.

— Ses parents, bien sûr, mais il avait peut-être des cousins ?

— On se parle à peine. Elle ne m'a jamais pardonné ma prise de position lorsqu'elle a quitté Paris.

— Vous aviez quatorze ans. Elle a dû, depuis, comprendre pourquoi vous avez préféré rester près de votre père.

— Eh bien non.

Une lueur sauvage traversa le regard de Camille. Charles regretta d'avoir évoqué ce souvenir douloureux, traumatisant pour toute la famille.

Georges, vieillissant, vivait avec une très jeune femme, désireux d'être encore désiré. Laure avait passionnément aimé le temps où il l'avait séduite, jouissant de l'interdit, bravant le mépris qu'elle lisait chez les autres lorsque l'on mesurait leurs quarante années d'écart. Il avait soixante-neuf ans à la naissance de Camille, sa fille unique. Laure et Georges avaient alors décidé de ne plus vivre ensemble, leurs rythmes leur semblant de moins en moins compatibles. Leurs appartements étaient proches, Camille, bien avant le temps des gardes partagées, naviguait selon la présence ou l'absence de l'un ou de l'autre entre ses deux maisons, chacune investie de rituels et de codes particuliers.

Laure eut des amants, puis un amant. Sa fille passait de plus en plus de temps chez son père. Lorsque, pour rejoindre son amoureux, sa mère lui demanda de la suivre et de quitter Paris, Camille dit non.

Elle préféra le pensionnat, les vacances en colonie, les fins de semaine chez des camarades ennuyeuses, mais elle mit un point d'honneur à ne pas céder.

Son père, trop âgé, la voulait déjà grande, capable d'accompagner ses raisonnements, de soutenir sa pensée. Sa mère, trop amoureuse, l'aurait voulue petite, obéissante, discrète et muette, à l'arrière de sa vie.

Les années passèrent, et afin de ne pas se confronter à cette béance qui marquait dans son cœur un trou profond, Camille construisit autour d'elle un monde où les murs, les portes, les ronds et les carrés protégeaient et enfermaient sa douleur.

La presque folie l'avait cueillie là, avait fait résonner sa voix avant qu'elle ne l'enterre au plus profond d'elle-même.

— Vous reprenez quelque chose ?

Charles s'impatientait. Il lui avait posé cette question en espérant un non, et sortait déjà de sa poche un billet de 20 euros.

Qu'attendre, de lui, de Laure, des secrets de son père ?

Toujours à la frontière de la vie des autres, un pas trop en dehors, ne faisant jamais partie du cercle.

Tout ce qui l'isolait, tout ce qu'elle ne devait pas savoir, tout ce qui l'avait tenue droite enfant l'avait transformée en cette adulte fragile. Et si retrouver l'histoire de Madeleine lui permettait enfin de se révéler à elle-même ?

C'était à son double qu'elle devait maintenant se consacrer. À cette autre, si fière, qui lui ressemblait tant. Ce fut comme une fulgurance, qui la remplit soudain d'une joie profonde. Elle posa sa main sur celle du psychiatre et reprit ses trois photos : elle venait de trouver un sens à sa vie.

— Non, je vais rentrer, j'ai un peu froid.

Charles se leva presque aussitôt. Elle l'accompagna jusqu'au tourniquet du métro aérien, refrénant son envie de courir vite, très vite, de rentrer chez elle, de réfléchir au plan à déployer, d'établir une stratégie de recherche.

Sa porte fermée, la paix succéda à la joie. Les morceaux d'un puzzle épars allaient se mettre en place. Elle sut qu'elle y consacrerait toute son énergie, qu'il n'était plus question de dormir ou de rêvasser, que le temps pressait, qu'il fallait faire vite.

Les idées s'enchaînaient, si nombreuses qu'elle ne pouvait les retenir. Les actions, les lieux, les noms, elle devait tout savoir, apprendre, maîtriser...

Son téléphone sonna. Charles lui donnait rendez-vous pour le lendemain. Délicatement, il lui rappela qu'elle

allait rapidement manquer de médicaments. Elle eut brusquement conscience qu'un nouvel épisode de sa maladie la submergerait si elle se laissait emporter par sa découverte et pour la première fois s'en amusa.

Alors elle ouvrit tranquillement son ordinateur, s'enivrant de mots en découvrant jusque tard dans la nuit les règles du monachisme.

MADELEINE

MAMAN M'A DIT D'ÊTRE SAGE, et m'a expliqué que c'était une bonne chose pour moi d'être ici. Il fait très noir dans cette chambre où l'on m'a priée de me coucher. Je suis grande, j'ai neuf ans, alors je ne dois pas avoir peur.

Elle s'appelle Cécile, mais elle n'a pas répondu lorsque j'ai chuchoté : « Cécile, Cécile, m'entendez-vous, dormez-vous déjà ? » J'ai moins peur car je l'entends respirer et si je tends un peu les doigts, je pourrai toucher sa main. Elle doit être chaude, mais je n'ose pas la frôler.

Les filles ont souri lorsque je suis entrée dans le réfectoire. Louise de Landévant, notre mère abbesse, a dit : « Voici notre petite Madeleine, levez-vous, mesdemoiselles, et accueillez votre nouvelle compagne. » Mais toutes savaient déjà que je m'appelais Madeleine.

Nous sommes quatre : Marie et Juliette ont une cellule à côté de la nôtre. Cécile partage la sienne avec moi. La maîtresse des novices a dit à maman qu'il n'était pas nécessaire de créer un dortoir pour quatre alumnats.